Français.

VII

Mais si nous avons pris la langue française pour sujet de causerie, gardez-vous bien de croire que notre intention soit d'en dire les beautés, d'en montrer les magnificences et d'en parler avec toute la science et toute l'éloquence d'un puissant professeur de littérature ou d'un admirable Académicien.

Nous n'avons point ces ailes-là.

En voulant le prendre sur ce ton, en parlant fort mal sur des choses très belles, en étant ridicule sur un sujet parfaitement admirable, nous compromettrions jusqu'au simple but que nous nous proposons à cette heure, et l'on nous prierait aussi, à cause de notre incapacité et de notre audace, de garder le silence à l'avenir et de ne point être irrespectueux comme un profane touchant aux choses sacrées ou les vulgarisant par la grossièreté de sa parole.

Au reste, en quoi donc est-il nécessaire, ici plus qu'ailleurs, de dire les richesses et les splendeurs d'une langue qui n'a point sa supérieure dans le monde et devant l'esprit, et qui ne compte que des admirateurs et des envieux parmi tous ceux qui parlent une langue d'honneur et de civilisation ?

Contentons-nous, à ce propos, de répéter avec P J. Proudhon, un grand écrivain et un courageux penseur que nous admirons beaucoup, bien qu'il ait un peu senti le roussi dans son temps, que "la langue française est la forme la plus parfaite qu'ait revêtue le verbe humain."

C'est donc tout simplement sans prétention de forme et de style, en rasant la terre de choses utiles ou nécessaires, que nous entendons parler de la langue française si haut placée dans le domaine de l'esprit et si éclatante par sa justice et sa civilisation.

Ne dit-on pas qu'elle est *inutile ?*

VIII.

Car ce siècle, avec bien des gens plus ou moins utiles eux-mêmes, en est à la doctrine du positivisme et de l'utilité. On prétend même, à tort pourtant, que les Américains, en qualité d'hommes pratiques, n'ont pas une autre doctrine, et que le gracieux Horace de "l'utile dulci," en les voyant si positifs parfois et si marchands, comprendrait aussi bien l'utilité de la satire que la gracieuseté de l'ode.

Mais laissons Horace, mort depuis longtemps, et disons :

S'il est un homme d'une race qui rêve peu, qui est positive, qui connait la valeur des choses utiles, qui semble faite pour les affaires et pour le commerce, qui calcule et qui compte sans se tromper et comme d'instinct, qui est répandue partout et qui partout est fixée dans l'immuabilité de son type, qui a conservé sa foi religieuse sans pourtant conserver sa vieille langue, à laquelle n'ont manqué ni les épreuves ni les persécutions dans les temps, et qui possède aujourd'hui, avec la moitié des millions de la terre, une influence et une action d'autant plus grandes qu'elles sont en harmonie avec la croyance de nos temps, c'est incontestablement l'Israélite, que ses aptitudes commerciales et financières, vraiment étonnantes et supérieures, ne doivent jamais nous faire appeler Juif avec mépris.

N'aurait-il pas d'autres vertus ?

Mais demandons à cet homme, le polyglotte du commerce et de l'utilité, qui a été bien véritablement affranchi par la grande et généreuse Révolution française, à laquelle il doit certainement être reconnaissant, s'il croit que la langue française, qu'il se garde bien de méconnaître bien qu'il ne l'ait pas toujours étudiée dans les classique, doive être l'une de ces langues mortes ou de ces momies dont on n'a plus besoin aujourd'hui dans le monde et qui ne valent pas un carat.

Est-ce lui qui vous répondra qu'elle est inutile ?

Ne sait-il point qu'elle sonne comme de l'or pur ?

IX.

Inutile ! dites-vous.

Pourquoi pas nuisible ?

Et pourquoi donc, au lieu de cette langue civilisée, ne parlerions-nous pas plutôt la langue des Hottentots, qui nous servirait peut-être davantage ?

Tout dernièrement, le gouvernement des Etats-Unis, intelligent et grand sans nul doute, bien qu'il ne soit pas encore infaillible, a envoyé une délégation monétaire en Europe, en Angleterre, où règne glorieusement la vieille et vénérable Victoria, en Allemagne où Guillaume est empereur et artiste, en France où Félix Faure, un simple bourgeois, est président de la république et fait vraiment bonne figure. Car la France compte encore parmi les nations et n'est pas la dernière puissance de l'Europe.

Il est certains problèmes d'une importance majeure et d'un intérêt général, international sans doute, qui ne peuvent être traités et résolus, paraît-il, que par le concours de la France ; sa coopération et son consentement. Le bimétallisme en est un. Adopter ce bimétallisme nécessaire aux nations comme aux individus, déterminer et fixer dans la justice les proportions ou les rapports d'honnêteté qui doivent exister entre les métaux adoptés et acceptés pour la circulation et pour le commerce, créer pour tous une unité de monnaie qui serait aussi simple que juste, aussi rationnelle que commode, et qui supprimerait les innombrables parasites du change et de l'escompte chez tous les peuples, cela, ce nous semble, ne nous paraît pas tout à fait inutile, et nous ne croyons pas que la réalisation en soit aussi difficile que la réalisation de l'unité de langue dans une langue universelle et commune à tous ceux qui appartiennent à la race humaine.

X

Certes, l'on a et l'on peut avoir des sympathies profondes, voire même un ardent amour, un amour quasi religieux, pour une langue que l'on a créée ou créée par les pères, ou les aïeux, qui dit votre histoire et votre civilisation, qui reflète votre génie et votre esprit, qui est une part intime de vous-même sinon vous-même, en qui vous pensez et vous aimez, et dans laquelle le mourant prononce toujours les dernières paroles qui s'adressent toujours à sa mère au seuil de l'éternité ; mais pour un morceau de métal trouvé dans la terre, jaune, blanc ou cuivré, de valeur toute conventionnelle, sans âme, sans vie, qui n'a de cœur que celui que la charité lui donne et d'intelligence que celle que l'usage en fait, portant l'image de Victoria, d'une république, d'un empereur, d'un encorné ou d'un couronné quelconque, pas toujours beau et passant par toutes les mains, l'on ne peut vraiment pas avoir une préférence bien marquée quant au bon homme, ou à la bonne femme dont chacun peut mettre le portrait dans sa poche ; et s'il s'agissait de valeur intrinsèque et réelle, de métal absolument utile et qui n'est devenu criminel que par la présence et la fausseté de l'or, c'est le fer, de la charue et du laboureur, le fer qui creuse le sillon des gerbes généreuses et nourrissantes, qu'il faudrait préférer à l'or de la guinée anglaise, du louis français ou du dollar américain.

En admettant même que l'or soit un métal fort respectable, digne d'une bouche en mauvais état, et que l'argent convienne mieux que l'étain pour manger la soupe, est-ce que les guinées, les louis, les pistoles et les doublons de la confusion des monnaies, confusion non moins dangereuse que celle des langues, puisque la Babel des monnaies est la Babel des voleurs et le coupe-gorge des banquiers, disent ou exprimant un sentiment vraiment national, une règle sage et juste en nos temps, un progrès justifié par la vapeur, par l'électricité ou par la découverte des rayons X ?

XI

Nous disions donc, à propos de langue française, que trois Américains, plus ou moins bimétallistes, puisqu'ils sont du pays des mines d'or et des mines d'argent, viennent de faire un tour d'Europe, passant par l'Angleterre et par la France, et qu'ils ont visité les gouvernements étrangers en vue d'une conférence internationale qui pourrait bien, soit à Washington soit ailleurs, régler la question monétaire actuellement pendante et certainement menaçante comme une épée de Damoclès, aux Etats-Unis surtout.

Car le président McKinley, malgré son système de protection à outrance et sa ressemblance physique avec Napoléon, ne se sent pas complètement à l'aise avec une épée de ce nom-là suspendue sur sa tête et sur celle de son parti de plutocrates républicains, et il n'est pas sans s'apercevoir que W. J. Bryan, le magnifique brateur à la langue d'argent, le regarde avec une certaine bienveillance qui n'est pas tout-à-fait dénuée d'ironie.

Mais passons sur ces choses, puisque nous n'avons point à traiter ici, dans cette causerie toute familière, et nullement scientifique, les hautes questions ou les difficiles problèmes de l'or, de l'argent, du monométallisme, du bimétallisme, du trimétallisme, de la fausse monnaie et de la politique anglaise. L'Angleterre est dans tout.

Au reste, les trois commissaires ou délégués américains, après avoir rempli leur mission en Europe avec non moins d'intelligence que de conscience, doivent être suffisamment renseignés et éclairés sur la question. Ils ont vu, entendu et sans doute compris. Ils n'auraient pas été aussi loin pour ne rien voir, et vous savez bien que rien ne développe et ne forme l'esprit comme les voyages, avec l'aide des yeux, des oreilles et de la langue.

Seulement, comme les trois délégués— numero deux imparé gaudet —ne sont aucunement des personnages de rien, étant plutôt gens de nom, de titre et de marque, il convient tout naturellement d'en parler un peu.

Nous avons le temps.

XII

Oui, ils étaient trois, ayant du reste assez d'argent dans leur poche pour payer les hôtels où ils ont logé et les restaurants où ils ont dîné.

Ils représentaient les Etats-Unis, qui ne sont pas pauvres, et les Cours s'ouvraient devant eux, avec le sourire des ministres et les attentions des souverains et des souveraines. Victoria elle-même se fit charmante.

Gardons-nous de croire, du reste, que les Américains soient gens impolis ou grossiers, et ils ne mettent pas tous leurs pantalons dans leurs bottes. S'ils chiquent, c'est au Congrès, et pas tous, à cette heure surtout.

Quoi qu'il en soit, le premier des trois délégués est M. Wolcott, un sénateur du Colorado, c'est-à-dire un personnage politique de première grandeur. N'est pas sénateur qui veut, surtout grand sénateur.

Le second est M. Stevenson, qui fut vice-président des Etats-Unis et qui aurait même pû être président, si la mort eût emporté le président avant l'expiration de son terme, comme la chose arrive quelque fois. Mais un vice-président de la république reste encore un personnage de haute taille et tout naturellement historique. Ne pourrait-il pas même arriver que le vice-président fût plus remarquable que le président lui-même par l'ampleur de son intelligence et la noblesse de son caractère! Le politicanisme de nos temps, qui n'est pas toujours du patriotisme, a maintenant plus d'une erreur à son crédit, et des esprits mal faits prétendent même que le million est devenu un électeur présidentiel bien puissant.

Quant au troisième, c'est un général, M. Payne.

Mais ces propos sont oiseux.

J. GENTIL.

CUISINE POUR TOUS.

GELÉE DE GROSEILLES.— Egrenez les groseilles ; faites crever les grains en leur faisant faire un bouillon sur le feu dans une bassine. Pressez-les ensuite dans une toile forte pour en extraire tout le jus, auquel vous ajouterez 800 gr. de sucre par kilo de jus. Faites bouillir à grand feu pendant une douzaine de minutes, puis ajoutez du jus de framboises dans la proportion de 1 kilo pour 5 kilos de jus de groseilles, faites bouillir de nouveau dix minutes.

La cuisson terminée, laissez reposer quelques instant la confiture pour éviter de casser les pots.

On fait la confiture de groseilles de plusieurs manières, mais celle-ci nous paraît la préférable au point de vue de l'économie et de la délicatesse du goût.

CONFITURES DE MIRABELLES—Il est facile de faire avec les mirabelles de délicieuses confitures très avantageuses, le fruit pouvant se procurer à des prix très modestes et demandant peu de sucre, étant lui-même très sucré. Voici comment on peut procéder : retirer les noyaux des mirabelles ; faites cuire le tiers des fruits sans eau, dans une bassine, jusqu'à ce qu'ils soient assez amollis pour qu'on puisse facilement en retirer le jus en les tordant fortement dans un linge.

Dans ce jus obtenu, on ajoutera les deux tiers des fruits que l'on a conservés en y joignant 250 grammes de sucre par kilogramme du total et l'on remettra au feu.

On écumera presque sans discontinuer jusqu'à ce que la partie liquide soit en grande partie évaporée, puis on mettra en pots.

CHOUX-ROUGES AUX POMMES (mets flamand).—Prenez un choux-rouge bien épluché et lavé, mettez-le dans une casserole avec assez d'eau pour qu'il soit couvert ; ajoutez cinq pommes de rainette pelées et auxquelles vous avez ôté les cœurs, un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf, du sel, du poivre et deux ou trois clous de girofle. Laissez cuire deux heures et demie à feu doux. Au moment de servir, liez avec une cuillerée de gelée de groseilles mêlée à un peu de fécule et délayez avec une cuillerée de vinaigre. Servez chaud.

OIGNONS GLACÉS POUR GARNITURES.—Prenez de petits oignons d'égale grosseur ; ôtez la tête et la queue et enlevez la peau sèche et la petite peau blanche qui vient après. Mettez ensuite une casserole sur le feu avec un morceau de beurre gros comme un œuf ; lorsque ce beurre est fondu, ajoutez un morceau de sucre de la grosseur d'une noix et placez vos petits oignons dedans, puis laissez-les bien jaunir et retournez-les de temps en temps.

Lorsque vos oignons sont d'une belle couleur dorée, ajoutez un verre de bouillon et laissez réduire votre sauce, tout en arrosant souvent les oignons. Il faut que le feu soit très vif pour que la sauce réduise promptement, sans cela les oignons se mettraient en purée.

Buonaparte à Matteo-Buttafoco.

La lettre de Buonaparte à M. Matteo-Buttafoco est datée du 23 janvier, an II, "de mon cabinet de Melleli" ; c'était la maison de campagne de Bonaparte, en Corse, voisine de la fameuse grotte. Bonaparte n'arriva à Auxonne que le 1er juin 1790.

Sa lettre est déjà empreinte de ce jacobinisme exalté qui devait s'épanouir dans le souper de Beaucaire. L'offre gouailleuse à M. Joly : "Je peux vous dire la messe", montre bien, du reste, qu'el était alors l'état d'âme du futur auteur du Concordat.

UN 14 juillet d'autrefois

On vient de retrouver à Paris une petite pièce héroï-comique du commencement de ce siècle, intitulé : *Voyage de l'avocat Mignon, de Noyers à Paris, lors de la dernière fête du 14 juillet.* C'est daté de l'an X, 1802. Et c'est bien en effet d'un des "derniers" quatorze juillet de la Révolution qu'il s'agit, sinon du dernier. L'auteur est bon prophète sans le savoir.

Déjà Napoléon "perce sous Bonaparte". Déjà le Sénat, par un sénatus-consulte (8 mai 1802), a prorogé de dix ans les pouvoirs du premier Consul, et Cambacérès se prépare à mettre aux voix, par plébiscite, le consulat à vie.

Comment, à cette époque, fêtait-on le 14 juil et ?

Beaucoup plus simplement, certes, que ne l'avait imaginé David quand il traça, en 1793, le programme de la première fête du 14 juillet, laquelle fut reportée, cette année-là, au 10 août, Marat ayant été assassiné le 13 juillet.

David, grand peintre tout féru d'antiquité, ne comprenait pas une grande fête sans personnages en péplum. D'après son programme, des "hommes robustes, habillés à la grecque, devaient porter sur un brancard la statue de la Liberté." Un groupe de femmes prises dans les quarante huit sections de Paris et vêtues de blanc, avec une écharpe aux couleurs nationales, devaient précéder une "Minerve soutenant l'Acte constitutionnel" et portée par des hommes "vêtus suivant le nouveau costume français." Enfin le cortège obligatoire de "vieillards tenant des enfants par la main," que nous voyons figurait à peu près dans toutes les solennités révolutionnaires, n'avait pas été non plus oublié cette fois.

En 1802, ces allégories mythologiques avaient été remplacées depuis longtemps par des réjouissances populaires assez analogues aux nôtres, et l'avocat Mignon, dont le poète anonyme nous conte les burlesques aventures, n'en demandait pas davantage.

Les trains de plaisir n'existaient pas encore Mais ils étaient remplacés par un service spécial de dilligences et de pataches. L'avocat Mignon s'étant rendu de Noyers à Auxerre sur un âne, prend, en cette dernière ville, le coche d'eau qui va le mener à Sens, puis à Montereau, rejoindre la Seine et le descendre vers la capitale. Et nous apprenons que les bons Bourguignons "patriotes en forme" se pressaient dans les flancs de la "machine énorme" pour venir augmenter le nombre des *oiseux* de Paris.

Passons, bien entendu, sur les incidents de voyage. Il apparaît à chaque instant que l'auteur, satirique local, a visé, sous le nom de l'avocat Mignon, quelque avocat habitant Noyers et qu'il n'a fait que broder malignement sur un canevas réel. Venons à ce qui nous intéresse : la fête.

C'est aux Champs-Elysées qu'elle se localisait, bien que la foule couvrit "un vaste terrain" de l'Etoile au Palais.

Au cours la Reine se trouvaient les mâts de Cocagne et la place de la Concorde devait être livrée aux baraques, comme sont présentement les carrefours de Paris.

L'avocat Mignon, en effet, passe sa journée à admirer l'adresse des prestidigitateurs, "les farces de Pierrot, Polichinel, Paillasse" et les sauts de Malaga, danseuse de corde très renommée.

Des pantomimes se jouaient dans les grandes baraques, avec tournois de paladins. C'était l'époque où la *Mort de Bayard*, pantomime d'Augustin et Verment, faisait couler presque autant de larmes que *Bayard le chevalier sans peur et sans reproche*, cinq actes en vers de Monvel, aux Français. Le romantisme montrait déjà le bout de l'oreille.

Garnerin, le célèbre aéronaute qui devait, deux ans plus tard, le jour du couronnement de Napoléon, s'élever de la place du Parvis-Notre-Dame, dans un immense ballon surmonté d'une couronne impériale formée de trois mille verres de couleur, préludait à ces ascensions de gala le 14 juillet 1802. Un ballon, qu'on écrivait *balon*, était encore une curiosité étonnante, quelque chose d'un peu miraculeux. Notre poète se fait lyrique :

Garnerin, en balon, prend un essor sublime....

écrit-il avec conviction. Et il nous dépeint en termes choisis l'étoile de verres de couleur que l'aéronaute a emportée et qui, s'élançant vers l'Epyrée, semble, nouvel astre, "attendre un nom des calculs de Lalande".

Lavocat Mignon, trop attentionné à suivre le "balon" dans la nue, manque le concert pour lequel on avait fait un "temple tout exprès". Quelque kiosque, sans doute.

Mais voici le feu d'artifice :

Déjà de Ruggieri les tonnerres sont prêts.

Ces tonnerres éclatent et Mignon songe à la "bouche vomissante" du Vésuve.

Enfin des danses en plein vent terminent la fête au milieu des "palais radieux" et resplendissants "d'un million de feux".

Nos fils. Que feront-ils?

par Hugues Le Roux.

Dans quelques jours, sur tous les points de la France, vont s'élever des estrades de prix, lisons-nous dans le *Temps* de Paris. Des écoliers de tout âge, sous les yeux de leurs camarades, moins heureux ou moins sages, vont monter l'escalier des tribunes et recevoir la récompense de leur application, sous l'espèce de quelques livres aux tranches dorées. Comme nous voudrions que l'on profitât de cette occasion pour placer entre leur mains l'enquête sur les professions libérales, sur la valeur moderne des diplômes, sur l'éducation commerciale que M. Hugues Le Roux vient de publier avec ce titre *Nos fils*, et ce sous titre : *Que feront-ils ?*

Ce n'est pas seulement l'abaissement annuel du loyer de l'argent qui inquiète la bourgeoisie française, c'est la destinée de ses enfants. Quel est, dans ces temps-ci, le père de famille qui, pour riche qu'il soit, ne se pose pas avec angoisse cette question inquiète :

— Quel sera le destin de mon fils ? En ferai-je un négociant ou un fonctionnaire ? L'enverrai-je à Saint-Cyr ou à Polytechnique ? Sera-t-il médecin ou ingénieur, magistrat ou avocat ?

Autant de questions auxquelles il est malaisé de répondre, car, si tout le monde est d'accord pour reconnaître que les carrières libérales sont encombrées, que sans doute on y étouffera demain encore plus qu'aujourd'hui, peu de gens savent au juste quelles ressources elles offrent encore, quelles espérances elles permettent.

Le livre de M. Hugues Le Roux répond à toutes ces questions. C'est vraiment un manuel pratique où les pères de famille trouveront groupés des renseignements qu'ils ont vainement cherchés ailleurs ; mieux encore, c'est un livre de bon conseil moralement utile. L'auteur ne se borne pas, en effet, à signaler les maux dont nous souffrons. Il montre le remède dans la formation du caractère de l'enfant, dans l'éducation de son initiative, dans la connaissance de toutes les notions pratiques qui lui permettraient d'aborder franchement sur le terrain de la concurrence économique, la lutte pour la vie, au lieu de se réfugier, comme dans un cloître, dans les intimes salaires du fonctionnarisme.

Toute la seconde partie de *Nos fils* est consacrée à l'étude du mouvement d'éducation commerciale en France et à l'étranger. M. Hughes Le Roux montre par quelle méthode d'instruction et d'éducation les Anglais et les Allemands sont en train de nous battre définitivement sur le terrain de la concurrence commerciale. Il signale le [illegible] prit commercial en France [illegible] aboutit à la création [illegible] coles de commerce, [illegible] suivies par un [illegible] gens. Il indique quelles [illegible] mes l'opinion publique [illegible] poser au législateur [illegible] que toute cette bonne volonté [illegible] pas paralysée dans son effet.

Ce livre technique [illegible] d'observations [illegible] écrit avec [illegible] par un homme qui a [illegible] qui sait voir. On [illegible] s'associer aux vœux qu'exprime, à l'occasion de la [illegible] tion de M. [illegible] Gréard, vice-recteur de l'académie de Paris, [illegible] qu'on se [illegible] supériorité [illegible] que l'on sait à l'école des [illegible] tions d'instruction [illegible] la jeunesse.

"Je vous [illegible]

"à M. Hugues Le R[illegible]

"lecteurs que vous [illegible]

"que doivent contribuer [illegible]

"pro[illegible]

"nos intérêts les plus [illegible]

Le recueil de Luther

Les [illegible] de Luther [illegible] de Luther, [illegible] Harc, [illegible] la question de savoir [illegible] tels de Luther rejetés et [illegible] lement dans [illegible] Wittenberg [illegible] dispersés [illegible] au temps de la guerre de Suisse [illegible]

Le [illegible] mis à [illegible] convenu [illegible] professeur Kuss.

"Il y a quelques [illegible] deux ouvriers [illegible] qui [illegible] vaient à [illegible] château de Wittenberg [illegible] vainement [illegible] ther, sur [illegible] tribuant [illegible] destinent [illegible] au même [illegible] jusqu'à [illegible] deur de deux mètres [illegible] le cercueil de Luther et qu'ils [illegible] tait plus [illegible] n'assez [illegible] bris de bois et de métal [illegible] formation [illegible] aucune trace de vêtements [illegible] accessoires.

La confirmation de cette [illegible] tardera certainement pas.

Empoisonnés par des crabes

Un plat de petits crabes, [illegible] ces jours derniers à l'ambassade d'Angleterre, a failli empoisonner l'ambassadeur, lady Monson, leurs filles et une dizaine de personnes.

Sir Edmund Monson est à peu près complètement rétabli, mais des douleurs sont encore ressenties aux autres personnes atteintes comme [illegible] un dérangement de l'estomac.

Cependant ces crabes avaient été achetés vivants, ce qui prouve combien il faut se méfier, surtout en été, de ces crustacés, peu délicates, comme on sait, dans le choix de leur nourriture.

PENSEES.

Un coupable [illegible] est [illegible]

La fortune [illegible] peut des [illegible] rages.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTIER

—Suite—

Au loin retentissait la clochette qui annonce, dans les campagnes, le passage du Seigneur. Les portes du château et celles de l'appartement furent ouvertes. Le prêtre, en surplis, précédé du [illegible] de chœur et accompagné du sacristain, soutenant au dessus de sa tête le [illegible] blanc, entra, suivi [illegible] et d'enfants, fai[illegible]

[illegible] répondit elle-[illegible]

cien ne pouvait détacher ses regards de cette pauvre face blême, empruntant à l'approche de la mort une nouvelle et sereine majesté. Très impressionnable, il suivait avec passion les péripéties du drame dont il était l'un des comparses.

Des yeux fixes tombaient des larmes inconscientes qui roulaient de son visage sur son vêtement sans qu'il songeât à les essuyer.

Enfin, le tintement de la clochette, triste comme un glas, se perdit dans l'éloignement.

De nouveau Madeleine et Lucien étaient seuls auprès de l'aïeule.

—Mes enfants .... mes chers enfants.... adieu....Je vous bénis... Lucien.... rends-la heureuse.

Ce furent ses dernières paroles ; elle ne fit plus que bégayer indistinctement, en colant ses lèvres sur le grand crucifix d'ivoire.

Le râle avait repris plus violent que le matin, et durant une partie de la nuit, Madeleine, immobile au chevet de la mourante, sans mouvement, sans larmes, demeura comme anéantie devant cet insondable inconnu de l'Eternité qui s'ouvrait devant son aïeule.

VII

[illegible]

d'un éclat serein sur cette couche funéraire.

Nanie, accroupie dans un coin, s'était endormie en sanglotant ; le curé récitait les prières des agonisants ; le râle s'affaiblissait graduellement, bientôt, il ne fut qu'un souffle ; puis enfin, cessa tout à fait.

Toute la journée et toute la nuit, Madeleine demeura auprès de la morte, puis, véritable martyre connu de tous ceux qui ont perdu des êtres tendrement chéris, il lui fallut assister aux préparatifs funéraires, entendre les tapissiers accrochant les tentures de deuil.

Oh ! ces coups de marteau, qui tous retentissaient dans son cœur. Il semblait que chacun d'eux emportât un lambeau d'elle-même.

Enfin, la psalmodie liturgique se mêlant aux pas lourds et cadencés des porteurs retentit dans l'église trop petite pour contenir l'affluence des voisins et des paysans, accourus pour porter à Mme de Gèvres un dernier témoignage de sympathie et de respect.

Et pendant que le prêtre invoquait la miséricorde céleste pour l'âme de la morte, Madeleine, prise d'une sorte d'hallucination, la retrouvait vivante dans ses souvenirs les plus lointains, comme les plus rapprochés et les plus précis.

[illegible]

bien là, à droite, qu'elle avait coutume de se placer pour assister aux saints offices ; un peu plus loin, le confessionnal où elle s'était agenouillée tant de fois et où elle avait conduit l'enfant lors de sa première communion.

Tout auprès de l'autel de la Vierge, sortant toute blanche de recevoir le Sacrement de pénitence, Madeleine avait imploré d'elle pour toutes ses fautes passées, un pardon, accordé depuis longtemps.

Enfin, jeune fille, elle revoyait l'endroit où elle était agenouillée, il y avait maintenant un peu moins d'une année, tout près, un peu en arrière, comme un signe que l'aïeul cédait ses droits d'autorité, mais, sans renoncer pourtant à une protection plus éloignée et plus tendre.

Et aujourd'hui elle était parti et, sa dernière pensée avait encore été le bonheur de son enfant. "Rends-la heureuse," avait été sa recommendation suprême.

Et Madeleine, cachant sa figure dans ses mains, éclata en sanglots, sous son long voile de deuil.

Enfin les premières pelletées de terre retombèrent sur le cercueil avec un bruit sourd, et Madeleine, à bout de forces, s'évanouit dans les bras de Lucien.

L'air eut vite raison de cette faiblesse et les deux époux rentrèrent à Grandmaison dont la [illegible]

Le voyage projeté leur était interdit plus encore par leur tristesse que par leur deuil récent et l'anniversaire de leur union demeura non pas enveloppée d'un crêpe funéraire, mais voilé comme ces aurores, encore embarrassées des langes de la nuit, et que pourtant accompagne une radieuse matinée.

Ils pleuraient l'aïeule disparue, unis plus étroitement encore, presqu'avec un redoublement de tendresse l'un pour l'autre ; comme s'ils eussent compris que cette affection soit le leur manquant, ils se devaient une compensation réciproque.

VIII

La mort de Mme de Gèvres était un brisement dans la vie de Madeleine. Cette aïeule si bonne, si dévouée avait été toute sa famille, elle avait résumé toutes ses affections jusqu'à son mariage. Dans ce grand château, partout elle avait sa place et les yeux de la jeune femme se remplissaient de larmes en se reposant sur le grand fauteuil où elle avait coutume de s'asseoir, sur la tapisserie que la mort avait interrompue, sur le livre, dont le signet marquait encore la page préférée. Sous l'empire de ces douloureux et incessants souvenirs, la santé de Madeleine menaçait de s'altérer ; son visage pâlissait, son humeur s'assombrissait, elle devenait nerveuse à l'excès. Souvent elle s'abandonnait à des rêveries inquiètes, prise d'une crainte superstitieuse de voir son bonheur enfui dans la tombe de sa chère grand'mère.

Lucien, forcé de s'éloigner pour des formalités, des affaires qui nécessitaient sa présence, la laissait parfois seule et rentrait fatigué, excédé de ses visites, de ses conférences avec les hommes de loi, et Madeleine, sous l'empire de préoccupations maladives, devenait injuste, jalouse. Elle se souvenait alors de son ancienne conversation avec Mme de Gèvres ; la satiété était elle donc venue ?

Certes elle avait confiance, Lucien ne faillirait pas à son devoir, mais entre elle et lui, elle reunit le devoir.

Pourrait-il donc jamais remplacer cet abandon de toutes les heures, consenti et volontaire. Une révolte lui venait à la pensée que son mari pourrait un jour poser ses lèvres sur les siennes sans élan, sans désir, uniquement parce que la loi et la religion les avaient unis. Et ces réflexions qu'aucune cause, même futile, ne motivait, envahissaient de plus en plus l'esprit de Madeleine. En plein bonheur elle s'ingéniait à souffrir.

Un jour, son mari rentrant la trouva toute en larmes. Surpris, il la question :

—Je n'ai rien, fit-elle.

Mais devant l'insistance affectueuse de Lucien, elle jeta ses bras à son cou et sanglotant

—Tu m'aimes, n'est ce pas ? murmura t elle.

—Certes.... que signifie ?

—Tu vas me jurer.... là.... tout de suite que jamais le devoir n'existera entre nous

Il sourit.

—Je ne saurais te faire la même prière.

—Alors, reprit elle avec violence, cela te serait égal que mon cœur appartînt à un autre si je remplissais envers toi ce qu'on appelle le devoir ?

Il fit un mouvement d'épaule et l'embrassant :

—Je crois que ma petite femme devient complètement folle.

—Folle ou non, jure moi de ne jamais me tromper.... jamais.... jamais....

—Jamais.... jamais.... es tu contente ?

Cette conversation sembla avoir calmé les appréhensions de la jeune femme, et cette année passée dans la solitude de Grandmaison fut certainement l'une des plus heureuses dans la vie des deux époux.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, la douleur causée par la mort de Mme de Gèvres s'atténuait, bien que la santé de Madeleine souffrit encore de cette secousse.

Lucien désirant la distraire, ils résolurent d'un commun accord d'aller passer trois mois à Paris. Une grave question s'agitait tout de suite : iraient-ils dans le monde ? Ils se décidèrent